

1

Une existence clandestine

En provençal, une *madrague* désigne un lourd filet que, voilà bien longtemps, on disposait à l'entrée d'une baie pour capturer de gros poissons tels que les thons, les espadons ou les requins. À cette époque, les eaux de la Méditerranée étaient en effet beaucoup plus pures, et ils venaient souvent rôder tout près des côtes. On mettait donc en place des filets de ce genre, destinés à durer dix ou quinze ans, et maintenus dans l'eau par de grosses boules de verre, de couleur verte, qui flottaient en surface. Le poids des poissons capturés suffisait à faire plonger les boules : signal destiné à prévenir celui qui veillait sur le filet, et vivait sur le rivage. *Madrague* en vint peu à peu à désigner également le cabanon où l'homme habitait. Tout le long de la Côte d'Azur, on trouve aujourd'hui des dizaines de villas portant ce nom.

Il est donc fort répandu, et personne n'y avait prêté attention – jusqu'à ce qu'en 1958 Brigitte Bardot achète un petit bungalow de pêcheur dans la baie de Canebiers, sur le cap qui s'avance en saillie dans la mer, depuis ce qui était alors un minuscule village de pêcheurs, loin de tout : Saint-Tropez.

Sa madrague devint aussitôt la plus célèbre de toutes. Elle y fit construire une demeure attrayante, et y ajouta par la suite d'autres bâtiments : une maisonnette appelée La Petite Madrague, et une autre, encore plus petite, pour les invités, surnommée Le Microbus. Pour autant, ce n'est nullement ce qu'on pourrait prendre pour une demeure de star : ce n'est pas Beverly Hills. Et d'ailleurs Brigitte Bardot n'a jamais voulu frayer avec Hollywood.

La Madrague elle-même est une maison à étage de style provençal, installée juste au bord de l'eau. Dans un grand salon, aux couleurs claires, trône un énorme sofa de skai blanc. D'un côté, une salle à manger, avec une très belle table rustique, assez grande pour accueillir sans peine une douzaine d'invités. De l'autre, la chambre de Brigitte, avec une pièce consacrée à sa garde-robe et une salle de bains à la magnifique baignoire ovale encastrée dans le sol. La cuisine est à l'arrière de la maison. Le rez-de-chaussée est un appartement destiné aux invités.

La décoration n'a rien d'extravagant. Mais il est vrai que Bardot n'a jamais vraiment eu de goûts dispendieux. Et même si, autrefois, elle céda par périodes aux excès – elle eut un moment une Rolls-Royce blanche conduite par un chauffeur de grande taille, noir comme l'ébène, portant livrée assortie à la voiture –, elle n'a jamais été une extravagante. La maison, dont s'occupe un gardien installé à demeure, est bien tenue, nette et, en fait, plutôt spartiate. Ce qu'elle a pu posséder d'œuvres d'art et les rares souvenirs qu'elle avait gardés de sa carrière cinématographique ont été vendus depuis longtemps pour financer sa lutte en faveur des animaux. On remarque toutefois des

dizaines de photos, souvent placées dans des cadres rouges assortis, disposés avec soin sur des tables. Beaucoup représentent des animaux – chiens, chats, poneys ; d'autres, d'énormes agrandissements d'elle-même, en noir et blanc ou en couleurs.

Elle y est belle à faire peur – ainsi cette photo prise en 1968, où elle incarne Marianne, enveloppée dans un drapeau tricolore –, mais les clichés sont, dans le même temps, si magnifiques en eux-mêmes que vivre parmi eux n'a rien de vraiment narcissique : c'est vivre au milieu de la beauté pure.

De grandes fenêtres donnent sur la baie. On constate d'emblée, en regardant dehors, combien la maison est exposée à la mer. Comme par ailleurs l'endroit est d'accès facile, il n'est pas surprenant que, dès son installation à La Madrague, Brigitte ait dû subir un véritable siège.

Bardot fut aussitôt guettée et traquée, et féroce-ment. Des nageurs sortaient de la mer – en une sorte de réplique miniature du débarquement allié qui eut lieu quelques kilomètres plus loin – afin de s'installer sur sa petite plage. Ils attendaient l'occasion de la prendre en photo, de lui parler, d'essayer de la toucher, de lui faire des propositions, de lui voler ses serviettes de bain ou de l'insulter.

Et ils venaient en voiture, ou en autobus, pour s'arrêter devant sa porte et l'attendre, essayer de voir à travers la clôture, de sonner, en espérant qu'elle ouvrirait, voire de grimper par-dessus les murs pour se promener chez elle, en croyant sans doute qu'elle les accueillerait à bras ouverts.

Ils venaient en petits bateaux – des milliers chaque année –, jetant l'ancre à moins de quinze mètres du

rivage, attendant de pouvoir la prendre en photo, de la hêler, ou simplement de la contempler bouche bée.

On organisait aussi des tournées en bateau. Deux heures d'aventure dans la baie de Saint-Tropez, traduction en six langues, 40 francs seulement. C'était un peu comme à Beverly Hills, où les haut-parleurs des bus de touristes hurlent en passant devant les demeures des stars. « Et maintenant, mesdames et messieurs, l'apothéose, La Madrague, la villa la plus célèbre de France, la villa de Brigitte Bardot. Et si vous avez de la chance, mesdames et messieurs, vous pourrez la voir en bikini, sur sa plage privée. »

Le guide racontait à ses passagers tout ce qu'il fallait savoir sur elle au moyen de haut-parleurs si puissants que Brigitte, elle aussi, pouvait l'entendre, en pleine saison, six fois par jour. Les touristes, quant à eux, se battaient pour parvenir, d'un côté du bateau, contre la rambarde, d'où ils brandissaient appareils photo et jumelles pour mieux l'observer, comme si elle était une sorte de singe de zoo prêt à sauter de branche en branche dès l'arrivée de visiteurs chargés de bananes.

Bien entendu, la petite embarcation se mettait à tanguer dangereusement. Parfois, ils étaient si nombreux à se pencher d'un seul côté que le guide se voyait contraint de promettre à ses passagers qu'ils resteraient suffisamment longtemps devant La Madrague pour que chacun ait le temps de prendre ses photos. « En arrière, s'il vous plaît, un groupe à la fois, en arrière ! La maison de Brigitte ne va pas s'envoler, et nous non plus. En arrière, s'il vous plaît ! »

Cela ne s'arrêtait jamais.

Ils étaient là tout le temps, tous les jours : badauds, touristes, paparazzi. Tous venaient prendre des photos,

simples amateurs ou – surtout – professionnels. Des centaines, venus du monde entier, qui pullulaient dans Saint-Tropez comme une invasion de sauterelles, prenaient position devant chez elle, sur sa plage, dans les arbres, grimpaient sur les poteaux électriques des environs, ou simplement s'installaient au large, en attendant des jours et des semaines pour l'apercevoir.

Bardot a subi un harcèlement aussi odieux que dangereux. Elle a ainsi trouvé de parfaits inconnus campant sur sa propriété, parfois errant dans sa maison.

Une nuit d'août 1964, alors qu'elle donnait une soirée pour des amis, des voleurs débarquèrent sur le rivage dans un canot pneumatique, et pénétrèrent dans sa demeure, dérobant des bijoux et de l'argent.

Certains installaient des micros sous l'appontement ou se cachaient dans les fourrés des environs pour la filmer. D'autres sonnaient à la porte avec de grands bouquets de fleurs, persuadés qu'ils étaient les premiers à prétendre venir de la part d'un fleuriste local. D'autres apportaient vin ou champagne, convaincus que jamais personne ne s'était montré aussi galant. Un jeune homme arriva un soir, porteur d'un gâteau et d'une bouteille de champagne, en disant qu'il voulait passer la nuit avec elle.

Des gens s'introduisaient la nuit chez elle, pour nager dans sa piscine ou se prendre en photo en train de batisoler sur sa plage, se glisser dans La Petite Madrague pour s'exhiber devant Brigitte. Un ivrogne entra chez elle à 5 heures du matin, s'installa sur le sofa et, buvant le whisky de la maîtresse des lieux, la réveilla en hurlant : « Brigitte, espèce de pute, sors ton cul de là ! »

Son téléphone sonnait toute la journée et parfois en pleine nuit – bien qu'elle ne cessât de changer de numéro et qu'il fût sur liste rouge. Les gens lui adressaient des requêtes aberrantes, la menaçaient, murmuraient des obscénités. Parfois, elle recevait jusqu'à deux cents appels par jour.

Elle recevait aussi toutes sortes de lettres bizarres, dont l'une couverte de sang : la femme qui lui écrivait disait qu'elle s'était tailladé les veines et se tuerait si Brigitte ne lui envoyait pas de l'argent.

Encore n'était-ce qu'une tentative d'extorsion de fonds passablement maladroite. En 1961, les choses avaient été plus sérieuses : elle reçut un message de l'OAS, l'organisation terroriste d'extrême droite, lui ordonnant de verser illico 500 mille francs, faute de quoi son appartement, avenue Paul-Doumer, sauterait. Brigitte n'hésita pas un instant et prévint la police, qui se hâta de placer son domicile sous surveillance.

Quelques années plus tard, elle reçut une lettre d'un détenu qui lui parut sympathique ; elle répondit donc. Il voulait notamment savoir comment apprendre à jouer de la guitare. Pensant faire une bonne action, elle lui envoya un de ces ouvrages d'initiation qui vous enseignent les accords de base. Tout cela semblait très innocent. Mais l'intéressé voyait les choses différemment ; il s'évada au cours de son transfert vers une autre prison et, le lendemain matin, pourchassé par la police, vint frapper à la porte de La Madrague, en exigeant que Bardot le cache.

Un soir, un individu bizarre fut surpris se promenant dans la propriété ; alertée, la police arriva et le mit en fuite. Il revint le lendemain soir, grimpa sur le toit ; quand on l'arrêta, il avait un couteau en main.

Un homme pénétra un jour dans la maison, frappa le gardien et lui brisa le nez.

Un autre a, plusieurs années de suite, fait son apparition devant chez elle, affirmant être invité. Elle l'a fait reconduire plusieurs fois par les gendarmes, proposant même de lui payer son billet de retour.

Il y a quelques années encore, un Américain arrivait régulièrement chaque été dans l'espoir de séjourner chez elle. Il avait même l'audace d'expliquer à ses amis qu'il serait chez Brigitte, et qu'ils devaient faire suivre son courrier à La Madrague !

À une autre occasion, Brigitte et des amis étaient sur la plage quand ils remarquèrent, à quelques dizaines de mètres du rivage, une caisse d'oranges. La mer, on le sait, charrie aujourd'hui toutes sortes de déchets, et personne n'y prit vraiment garde. Une heure plus tard, toutefois, la caisse était toujours là, sans avoir bougé d'un pouce. Surpris qu'elle n'eût pas dérivé, un des amis de Brigitte alla voir de plus près. Il découvrit un homme en tenue de plongée, armé d'un téléobjectif.

Un soir où elle dînait sur la plage avec des amis, elle eut l'impression d'entendre quelqu'un se glisser dans les fourrés derrière chez elle. Son vieil ami, le comédien André Pousse – qui a non seulement incarné beaucoup de « durs » à l'écran, mais fut aussi un authentique résistant –, se leva aussitôt, contourna la maison, repéra une silhouette dans l'ombre, attendit le moment favorable, puis fonça et s'empara d'un homme qu'il coinça contre le mur.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança-t-il.

C'était un jeune homme que la fureur de Pousse terrorisa.

— Je ne veux faire de mal à personne. S'il vous plaît, je veux pas ennuyer qui que ce soit...

— Et qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis venu là pour le linge, expliqua l'autre, mort de peur. Vous savez, ses affaires...

— Quelles affaires ? dit Pousse en le plaquant davantage contre le mur.

— Ça, dit l'autre, en s'efforçant de désigner le linge sur une corde.

— Sa lingerie ?

— Oui, oui, rien de plus, dit le jeune homme. Je suis venu ici pour voler ses sous-vêtements. Je les aurais découpés en petits morceaux que j'aurais collés sur des cartes postales pour les vendre aux touristes...

Parfois, le seul moyen qu'elle eut d'échapper un peu aux regards indiscrets était de rester enfermée, ou de tendre des draps de lit sur la plage et de se cacher derrière. Elle lançait aux photographes : « Je suis prisonnière ! »

Et pendant qu'elle se plaignait – tentant parfois de discuter avec eux, parfois les injuriant –, ils restaient là, tout occupés à prendre de nouvelles photos.

Tout cela lui a toujours paru absurde : « J'ai la même allure d'un jour sur l'autre, je porte le même bikini. Et les photographes venaient tous les jours. Ils ne voulaient plus de la photo de la veille, et encore moins de celle de la semaine précédente. »

Chaque fois qu'elle quittait La Madrague, c'était pareil, sinon pire. Dîner au restaurant, c'était s'exposer à une foule venue la dévisager, ou rassemblée dehors pour la voir passer. Ensuite, les gens l'accompagnaient dans la rue.

Même chose quand elle allait en boîte. Son arrivée devenait aussitôt l'événement de la soirée – tandis que dehors la foule s'agglutinait.

Elle apprit très vite à n'aller nulle part sans être accompagnée. Un après-midi, comme André Pousse était à La Madrague, Brigitte lui demanda de l'emmener dans une boutique de vêtements non loin de la mairie de Saint-Tropez. Il voulut d'abord se dérober, mais elle insista tant qu'il finit par accepter, comprenant que, s'il ne l'accompagnait pas, elle devrait rester chez elle. Tous deux partirent donc en voiture, se garèrent près du port, puis allèrent à pied vers la boutique, à travers les petites rues désertes.

Pousse crut un moment que personne ne les avait remarqués.

Un quart d'heure plus tard, quand ils quittèrent la boutique, une quarantaine de personnes les attendait sur le trottoir. La nouvelle s'était répandue, et Pousse dut lui frayer un chemin à travers la foule.

À Saint-Tropez, du moins, quand elle allait quelque part avec des amis, elle s'en tirait souvent sans ennui, en dépit de tous ces inconvénients. Mais ailleurs, il arriva fréquemment que les choses prennent une tournure absolument terrifiante. Il y eut des moments où le seul moyen de quitter un hôtel, ou un plateau de cinéma, consistait pour elle à recruter une doublure, qu'elle habillait pour lui ressembler, puis qu'elle faisait sortir, afin que la foule la suive tandis qu'elle-même empruntait une porte dérobée. Mais cela ne marcha qu'au début : ceux qui la pourchassaient apprirent vite à surveiller toutes les entrées et toutes les sorties.

Jo de Salerne, son ami de plus de trente ans, déclare : « Elle n'a pas seulement souffert d'être une star, c'était

bien plus que ça ; c'était infernal. Elle était pourchassée comme un animal. »

En Italie, un fou tenta à deux reprises d'entrer dans sa chambre d'hôtel en pleine nuit. Il y parvint la seconde fois. Terrifiée, elle se mit à hurler, et la police finit par arriver.

À Genève, le soir du premier jour de tournage de *Vie privée*, la police avait bouclé le quartier, tenant à distance une foule énorme. Une femme bien vêtue réussit pourtant à franchir le cordon de sécurité et, arrivant à hauteur de Brigitte, se mit à lui cracher au visage.

Quelques semaines plus tard, toujours en Suisse, elle faisait du shopping avec une amie quand la foule l'entoura, de si près que toutes deux passèrent à travers la vitrine d'une bijouterie.

Au Portugal, où elle était venue assister à un gala, les gens qui l'attendaient étaient si proches de l'entrée qu'ils la malmenèrent et arrachèrent les boutons de sa robe.

À Rome, au cours d'un tournage, quelqu'un brisa une vitre dans les toilettes des femmes pour essayer de prendre une photo d'elle.

À Londres, quand elle arriva sur les lieux du tournage d'*Une ravissante idiote*, cinq cents personnes attendaient, si bien qu'elle ne put même pas sortir de sa voiture. Espérant libérer la rue, la police demanda à son chauffeur de faire le tour du pâté de maisons. Une demi-heure plus tard, la foule avait doublé ; les policiers ordonnèrent à Brigitte de quitter les lieux. Les scènes de rue à Londres durent être filmées dans un studio parisien.

À Paris, comme elle était sortie acheter un sac à main, elle se vit suivie par quatre voitures pleines de

journalistes et de photographes qui l'accompagnèrent jusque dans la boutique.

À Méribel, un soir de Noël, comme elle quittait son appartement afin de se rendre à la messe de minuit, une femme âgée, qui l'attendait dehors, se mit à la traiter de garce et de putain, puis à lui jeter des pierres ! L'histoire de Marie-Madeleine recommençait...

« La gloire, dit-elle, c'est amusant pendant six mois, un an au plus. Ensuite, on en a marre, sauf si l'on est particulièrement stupide. »

2

La bourgeoisie

On raconte en France l'histoire de cet homme qui veut engager une secrétaire et qui reçoit trois postulantes. L'une est américaine, la deuxième anglaise, la troisième française. Incapable de choisir, il décide de recourir à un petit test afin de sélectionner celle qui lui donnera la meilleure réponse. Il leur explique donc :

— Vous êtes la seule femme à bord d'un jet privé emmenant vingt-quatre jeunes hommes, qui sont tous des athlètes de premier plan, aussi virils qu'avenants. L'appareil s'écrase dans le désert. Il n'y a personne aux environs, rien que vous et tous ces hommes. Que faites-vous ?

L'Américaine répond aussitôt :

— Je peux me défendre. Là où je suis née, l'esprit du Far West est encore bien vivant : j'attire tous les gars hors de l'avion, je cours me réfugier à l'intérieur, je barricade la porte et j'attends l'arrivée des secours.

— Bien, dit l'homme en se tournant vers l'Anglaise. Et vous ?

— Là d'où je viens, répond-elle, nous avons une longue tradition chevaleresque : le preux chevalier en armure étincelante, tout ça... Alors j'en trouve un, le

plus fort de tous, je le convains de défendre mon honneur. Et je sais qu'il le fera.

L'homme hoche la tête d'un air approbateur, puis dit à la Française :

— Très bien. Et vous ?

Elle réfléchit longuement – si longtemps que l'homme s'énerve et lui demande :

— Vous n'avez pas compris la question ?

— Bien sûr que si, dit la Française en haussant les épaules. Mais quel est le problème ?

Brigitte Anne-Marie Bardot est née française le 28 septembre 1934.

Ce fut une année vraiment hors du commun.

Cole Porter composa *You're the Top*, Léopold II devint roi de Belgique, Hitler et Mussolini se rencontrèrent à Venise, l'Union soviétique fut admise au sein de la Société des Nations, Raymond Poincaré mourut, Winston Churchill mit le Parlement anglais en garde contre la menace aérienne allemande, Staline lança une vague de purges après avoir fait assassiner Serge Kirov, le Japon dénonça les traités passés avec les États-Unis, et Francis Scott Fitzgerald écrivit *Tendre est la nuit*. Bonnie Parker et Clyde Barrow furent abattus, Ralph Nader, Sophia Loren et Youri Gagarine naquirent, Edward Elgar, Frederick Delius et Marie Curie moururent. Frank Capra reçut un Oscar pour *New York-Miami*, Al Capone fut transféré à Alcatraz, le *Queen Mary* fut lancé, le FBI vint à bout de John Dillinger, les quintuplées canadiennes (les sœurs Dionne) vinrent au monde, les femmes portèrent, pour la première fois, des jupes courtes à Wimbledon, Max Baer

battit Primo Carnera lors d'un combat pour le titre de champion du monde des poids lourds, Franklin Roosevelt dévalua le dollar, et Mao Tsé-toung entama sa Longue Marche.

Brigitte vint au monde dans le lit de sa mère, dans l'appartement que ses parents occupaient, au quatrième étage d'un immeuble situé place Violet, dans le XV^e arrondissement. C'était l'heure du déjeuner. Elle pesait près de trois kilos et demi. Conformément aux traditions bien ancrées de la bourgeoisie parisienne, la naissance fut annoncée dans *Le Figaro*.

L'arbre généalogique de Brigitte, du côté paternel, présente une curiosité. Son arrière-grand-père, Auguste Bardot, a épousé Clotilde Willemart, en 1843, à Ligny. Le père de celle-ci, Édure, était maire de Ligny, et en 1808, sa sœur, Thérèse, épousa leur cousin Pierre-Nicolas Ficatier. Antoine, né de cette union en 1812, servit comme « lieutenant de l'ouveterie » – un corps de volontaires formé pour protéger les animaux des forêts, tels que loups et ours sauvages. Sa sœur, Janine-Marie, naquit en 1838. À vingt et un ans, elle épousa un ingénieur des Ponts-et-Chaussées nommé Nicolas-Antonin Poincaré. De cette union naquit, dès 1860, ce lointain cousin de Brigitte (plus précisément son arrière-cousin) qui devait devenir président de la République : Raymond Poincaré.

Celle qu'on allait bientôt surnommer « Bricheton » ou « Bri-Bri » avait choisi des parents tout à fait intéressants.

Anne-Marie Mucel est née à Paris en 1912, mais elle a grandi à Milan, au sein d'une communauté française très vivante, où elle a reçu l'éducation et la culture qu'à l'époque on jugeait de bon ton pour les jeunes filles.

Surnommée «Toty» par ses amis, c'était une belle jeune femme aux admirables yeux vert sombre, aux manières pleines d'élégance et au maintien très strict.

Louis Bardot est né à Paris en 1896. Il est sorti ingénieur de l'École supérieure d'électrotechnique. Son père le fit entrer dans l'entreprise familiale, Charles Bardot & Cie, qui produisait de l'air liquide et de l'acétylène. Louis Bardot, que ses amis appelaient «Pilou», était un homme de grande taille, aux cheveux châtons ramenés en arrière, aux traits anguleux que soulignaient des lunettes rondes. Il savait s'exprimer, mais son allure patricienne était trompeuse : il avait beaucoup d'humour et tout le monde le jugeait d'excellente compagnie. Il devait plus tard acquérir des vignes pour produire son propre vin, et se mettre à la voile.

Anne-Marie et Louis se rencontrèrent début 1933 à Milan, lors d'un dîner. Pilou était venu en Italie pour affaires. Il était à un bout de la table et, comme souvent, se montrait fort drôle. Mais, comme il était plus âgé que les autres, chacun semblait un peu intimidé.

Tout particulièrement Toty.

Elle rassembla donc tout son courage pour aller s'installer à côté de lui et lui dit : «J'ai voulu m'asseoir plus près du soleil.»

Ce fut un coup de foudre réciproque. Le mariage fut célébré le 3 août 1933, en l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Quand Brigitte vint au monde, Pilou était devenu directeur de l'entreprise familiale, dont les bureaux étaient installés 39, rue Vineuse, tout près de la place du Trocadéro ; mais il passait le plus clair de son temps dans l'usine de la compagnie, à Aubervilliers. Il prenait ses responsabilités très au sérieux, comme tout ce qu'il

faisait, et il était au travail dès 6 heures. Mais c'était un rêveur, et Toty disait toujours qu'il traversait la vie une rose à la main.

C'était un romantique de la vieille école, le genre d'homme à s'incliner pour baiser la main des dames. Il avait toujours sur lui un petit carnet sur lequel il notait tout ce qui lui passait par la tête, parfois une petite historiette sur la famille, parfois une lettre d'amour qu'il laisserait sur l'oreiller pour que Toty la trouve à son réveil. Mais le plus souvent, c'étaient des vers : il publia, sous le surnom qu'on lui donnait dans la famille, plusieurs recueils de poésie, dont l'un, *Vers en vrac*, lui valut le prix Vauquelin de l'Académie française. Il avait aussi combattu pendant la Grande Guerre, et reçut la croix de guerre et la Légion d'honneur.

Si la poésie demeurait sa grande passion, il se découvrit aussi un talent de cinéaste : il acheta une caméra alors que Brigitte avait tout juste un an, et celle-ci devint vite la vedette des films amateur de son père, sans rien savoir encore du cinéma.

Durant ses premières années, Brigitte fut confiée à une succession de gouvernantes, dont la première était italienne. Brigitte, encore aujourd'hui, parle couramment italien. Elle parle aussi anglais, quoique avec hésitation, prétextant que c'est une langue trop rugueuse. Comme elle demandait la traduction du mot *thym*, qui se dit *thyme*, elle plaisanta aussitôt : « Ah ! oui, comme dans *Thyme is money* ! »

La famille, accompagnée du chat, quitta bientôt l'avenue de La Bourdonnais pour s'installer dans un appartement plus grand, sis 1, rue de la Pompe, dans le XVI^e arrondissement, en plein Passy, au cœur du Paris bourgeois. Ils occupaient, au cinquième étage,

neuf pièces meublées de mobilier d'époque. Un couloir immense courait jusqu'au centre de l'appartement, reliant le grand vestibule d'entrée aux chambres des domestiques et à la cuisine. Si l'immeuble était grandiose, le vieil ascenseur hydraulique faisait trembler les murs.

Les Bardot voulaient que Pilou eût un fils qui serait son héritier ; ils s'obstinèrent donc. Convaincue que cette fois ce serait un garçon, Toty ne songea qu'à des prénoms masculins. Quand, en mai 1938, leur vint une seconde fille, elle et Pilou choisirent le prénom le plus évident qui leur vint à l'esprit : Marie-Jeanne – Marie pour Toty, et Jeanne comme la mère de celle-ci. Tel fut donc le nom de baptême de la sœur cadette de Brigitte, malgré le fait que, sur un document officiel, on orthographiât par erreur « Marie-Jane »... Ce qui n'eut d'ailleurs pas grande importance car, comme tout le monde dans la famille, elle eut vite droit à un surnom : aujourd'hui encore, on l'appelle « Mijanou ».

« Être la sœur de Brigitte Bardot n'a jamais été facile, confesse-t-elle. Cela n'a pas commencé quand Brigitte est devenue une star de cinéma, mais quand j'avais une heure à peine. Elle m'a dit récemment qu'à ma naissance elle avait été très jalouse. Je peux le comprendre ; après tout, elle avait été fille unique pendant quatre ans, et voilà que tout d'un coup j'arrivais pour lui gâcher ce plaisir. De surcroît, comme mes parents espéraient avoir un garçon, quand Brigitte a vu tout d'un coup qu'elle avait une sœur et s'est rendu compte qu'il y aurait une autre fille dans la maison, elle n'a pas voulu l'accepter. »

Brigitte défendit son territoire, comme le fait souvent un enfant unique qui voit un bébé rivaliser avec lui dans l'affection de ses parents.